

Statuaire à la RUCHE-SEYDOUX (II)

AU BUT OU LES COUREURS, 1886



L'œuvre est hardie et son thème est novateur pour l'époque. Elle témoigne de la maîtrise de Boucher à représenter un instantané de l'action. Le groupe est en équilibre instable, prêt à poursuivre sa course. Ce groupe de trois coureurs magnifie l'effort physique.

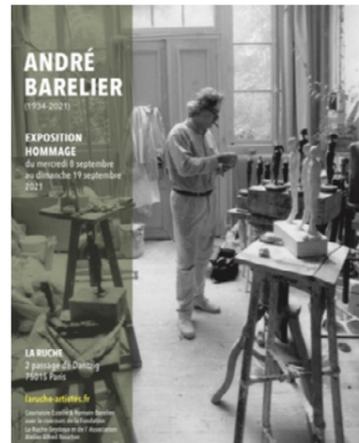
©Laurent Kruszyk-Région Ile-de-France

C'est l'explorateur Gabriel Bonvalot, ami du sculpteur, qui servit de modèle. L'œuvre fut couronnée par une médaille de première classe au Salon de 1886 et une médaille d'or à l'Exposition Universelle de 1889.

Au Salon de 1887, Boucher présente la version en bronze de son groupe, signée et datée 1888.

EXPOSITION HOMMAGE À ANDRÉ BARELIER À LA RUCHE DU 8 AU 19 SEPTEMBRE 2021

ANDRÉ BARELIER À LA RUCHE, par Thierry MELOT



Sa haute silhouette, déambulant entre son atelier des sculptures, son atelier des dessins, et sa maison, hantera pour longtemps l'univers protégé de la Ruche, ce phalanstère à l'écart du temps, caché au cœur du 15ème arrondissement autour de son jardin mélancolique.

André Barelrier, né en mai 1934, y vivait et travaillait depuis une cinquantaine d'années. Il y a produit l'essentiel d'une œuvre

éloignée des emballements du marché de l'art contemporain. Il lui opposait orgueilleusement sa quête de perfection figurative, et les sources de filiation auxquelles il puisait inlassablement pour enraciner son travail et sa vie : la mer Égée, la Grèce orthodoxe, les cycladiques, la Renaissance italienne, pour ascendants ; Degas, Camille Claudel, Giacometti, Balthus pour cousins ; et César pour grand-frère marseillais et protecteur, qui l'avait pris sous son aile et aidé à rencontrer Paris.

Passées les années d'étudiant désargenté et le Premier Grand Prix de Rome qui lui permit une parenthèse enchantée aux côtés de son épouse la sculptrice Brigitte Baumas à la Villa Médicis, il rencontre tôt le succès auprès des collectionneurs, séduits par son incomparable maîtrise de la terre, du bronze, des patines et du dessin préparatoire où il excelle, visitant sans relâche le monde de l'atelier, qui est sa vie et le champs clos de son œuvre. Paris adopte les Barelrier.

La rencontre avec les maîtres du cinéma italien, Fellini, Antonioni, lui fait trouver ce qui fera pour longtemps sa facture et son originalité : le cadrage. Hanté par l'inaccessibilité, la perfection, la fragilité du modèle féminin, celui de la jeune fille, il l'insère dans une mise en scène théâtrale, une forme de distanciation, qui éloigne et protège à la fois, met en suspend le mystère avant

de le laisser voir. Échappant à l'air du temps des seventies, au moyen de ces boîtes de Pandore aux proportions parfaites, Barelrier montre, mais sans livrer tout à fait, et garde pour lui l'intime, le secret, la dérive vers Eros. Il dialogue en pourvoyeur virtuose avec la quête universelle de la beauté, qui l'emmène de Longus à Balthus, de Ronsard à Cranach, de Praxitèle à Modigliani.

Puis, comme agacé par la facilité avec laquelle le succès et les marchands sont venus à lui, il prend ses distances avec cette sensualité diffuse qu'il renie alors qu'elle séduit, et cherche œuvre après œuvre à jeter les masques. Il abandonne les jeunes filles par trop balthusiennes de ses débuts pour explorer les thèmes plus austères du quotidien, de l'atelier encore et toujours, de la maturité en l'homme, de l'amoureuse en chaque femme, du hasard des destins, du jeu de carte qu'est l'existence de chacun. Il fouille inlassablement la figure du père, fort, silencieux, taciturne, exilé de Smyrne, trop tôt veuf, dont il poursuit la prégnance du malheur dans les bustes de vieillards perdus dans leurs songes. Barelrier maître reconnu, enseignant aux Beaux-Arts, doué d'une main virtuose, explore sa sensibilité à vif d'orphelin en manque d'amour, cheminant entre le doute et la quête de soi, déchiré par la soif de vivre opposée au besoin de créer qui seule apaise l'angoisse omniprésente.

A nouveau il trouve la solution dans l'exploration du cadre, qui enferme la figure répétée de l'atelier, microcosme et matrice à la fois de l'œuvre de l'artiste, abri et source de vie de l'homme, qu'il décline inlassablement jusqu'au splendide autoportrait au miroir, dans lequel Barelrier interroge un André insondable portant à ses lèvres la chevalière de son père.

La maturité vient avec la question qui le taraude : comment passer du talent à l'œuvre ? Comment exister entre les vanités du monde et l'exigence d'absolu ? Comment échapper aux corruptions du marché, mais faire œuvre et en vivre ? André était également un conteur ensorcelant, usant de la ronde des mots pour dire la vie, pour aller ensuite au silence des images et des formes qui fondent l'œuvre, une œuvre qui s'oriente vers une simplification magistrale. Les jeunes filles, les hommes, les femmes réduits au minimum vital, désindividualisés, asexués, concentrés en l'essentiel de leur humanité primale, mais désespérément touchés par la grâce, sortent peu à peu du cadre de la sculpture et de la brume de la peinture, qui finissent par se confondre dans les hauts reliefs de la dernière décennie pour aller vers la liberté, ou bien le ciel, ou le néant. Le Barelrier de la fin n'a plus besoin d'artifices, de cadres. Son œuvre, dans ses derniers pas, s'échappe pour vivre par elle-même et rejoindre ses maîtres.

Le marché et les marchands commençaient à l'oublier, alors il a laissé tomber son crayon le 16 avril 2021. Ses enfants Estelle et Romain, Ernest Pignon-Ernest, ses amis fidèles, la fondation Jérôme Seydoux et toute la Ruche, rendent ici hommage à son incomparable talent.

CONTACTER LA FONDATION LA RUCHE-SEYDOUX

-  Fondation La Ruche - Cité d'artistes
-  <http://laruche-artistes.fr/>
-  secretariat@fondationlaruche-seydoux.org

Journées Européennes du Patrimoine

LA STATUAIRE DU 15^e ARRONDISSEMENT

18 ET 19 SEPTEMBRE 2021



www.mairie15.paris.fr



ÉDITO DU MAIRE DU 15^E, PHILIPPE GOUJON

Pour ces Journées européennes du patrimoine 2021, la Mairie du 15^e a souhaité présenter les statues de l'arrondissement. Le 15^e a accueilli nombre de sculpteurs, comme Antoine Bourdelle ou Ossip Zadkine. Aussi, nous devons saluer ces personnalités parfois méconnues qui ont su, par leur art, marquer leur siècle.

Mais, par-delà l'empreinte de l'artiste, les statues nous remémorent le passé que nous recevons en héritage. Dans une société parfois en rupture avec son histoire, elles fondent notre mémoire commune et participent, comme le rappelait Jules Michelet, à « faire parler les silences de l'Histoire. »

Véritables liens entre les morts et les vivants, elles nous rappellent les femmes et les hommes illustres du passé qui doivent servir d'exemples pour les générations nouvelles. C'est pour empêcher qu'ils ne sombrent dans l'oubli que des sculptures impérissables ont été érigées en leur hommage.

Je souhaite remercier la Société Historique et Archéologique du 15^e pour le précieux travail de recherche qu'elle a mené en recensant les sculptures de l'arrondissement. De même, la Ruche, haut lieu artistique parisien situé au 2 passage de Dantzig, est cette année notre partenaire, puisqu'elle organise en ses murs des expositions sur les sculpteurs Alfred Boucher, fondateur de la Ruche, et André Barrelier.

Quatre sculptures sont présentes en Mairie. Dans le hall d'entrée de la mairie figure un exemplaire en bronze de la tête de la statue **La France** d'Antoine Bourdelle (vers 1925), dépôt du musée Bourdelle depuis 1984 ; la statue est visible dans son entier au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, sur l'esplanade du palais de Tokyo.

Sur les murs jouxtant l'escalier en fer forgé de style Louis XVI, se trouvent trois sculptures :

- un buste en bronze, œuvre d'Alix Marquet (1875-1939), portant une double inscription : au pied du buste, « **Adolphe Chérioux**, membre et ancien président du Conseil municipal de Paris, 1928 », et sur le socle, « Adolphe Chérioux, conseiller municipal du quartier Saint-Lambert - 1895-1934 - » ;
- un médaillon de bronze (1982) à l'effigie de **Nicole de Hauteclouque**, élue de l'arrondissement de 1947 à 1983 et présidente du Conseil de Paris en 1972 -73, œuvre de Roger-Bertrand Baron (1907-1994), inaugurée le 29 novembre 1994 par Jacques Chirac, maire de Paris et Édouard Balladur, élu de l'arrondissement, alors Premier ministre ;
- un bas-relief en bronze d'Antoine Bourdelle (1912), **La Sculpture et l'Architecture** (d'après une série de bas-reliefs conçus pour le Théâtre des Champs-Élysées, où figurent aussi La Tragédie, La Comédie, La Musique et La Danse) ; il s'agit d'un dépôt du musée Bourdelle effectué en 1982.



Bas-Relief d'Antoine Bourdelle



La France d'Antoine Bourdelle



Buste d'Adolphe Chérioux



Médaillon de Nicole de Hauteclouque

Statuaire à la RUCHE-SEYDOUX (I)

LA RUCHE

La Ruche est une cité d'artistes de Montparnasse, construite en 1903 par le sculpteur Alfred Boucher à partir de matériaux et d'éléments de l'Exposition universelle de 1900 et notamment du pavillon des Vins de Bordeaux conçu par Gustave Eiffel.

LA FONDATION LA RUCHE-SEYDOUX

Créée en 1973 par Bernard Anthonioz, Geneviève et René Seydoux alors que la cité était menacée de destruction, la Fondation **La RUCHE-SEYDOUX** a pour mission d'assurer la pérennité du projet d'Alfred Boucher : faire de La Ruche un lieu vivant ouvert à tous les arts. Une quarantaine d'artistes y travaillent aujourd'hui, peintres, sculpteurs, photographes, Depuis la donation des bâtiments par Geneviève Seydoux en 1985, le conseil d'administration de la fondation en assure la gestion et l'entretien, essentiellement financés par les loyers payés par les artistes.

EXPOSITIONS À LA RUCHE-SEYDOUX

Les œuvres d'Alfred Boucher exposées à la fondation **La RUCHE-SEYDOUX** pendant les Journées européennes du patrimoine - 18 et 19 septembre 2021

À LA TERRE, 1890



A la terre, bronze. © collection privée USA.

Alfred Boucher réalise ici une de ses œuvres les plus spectaculaires et emblématiques : un Hercule athlétique, les pieds calés dans la terre, l'échine ployée, les muscles bandés aux veines saillantes, dont toute la force se concentre sur la pelle plantée dans le sol. Le sculpteur adapte la représentation classique du corps humain à la préoccupation sociale de valorisation du travail. Il s'inspire du Torse du Belvédère et du Dying Slave de Michel-Ange ou du Discobole de Myron. Mais, contrairement à ses contemporains

Dalou et Meunier, Boucher estampe l'idée de naturalisme de sa composition et, en choisissant la nudité pour son modèle, vient l'ancrer dans l'intemporalité. Même si le terrassier perd la nudité idéale dans les versions réduites, en bronze ou en marbre, pour être revêtu pudiquement d'une ceinture, il garde, grâce à la précision technique réaliste, sa qualité exceptionnelle : celle d'atteindre la grandeur d'un mythe.

À travers le renouvellement de la perception du corps dans l'effort et l'attention portée à la concentration psychologique, Boucher offre la vision archétypale du travail, maintes fois décrite dans la littérature de l'époque, dont la force et la pérennité ne sont plus à démontrer.

Les idées sociales de Boucher, philanthrope trouvent ici leur plus belle expression dans cette œuvre admirablement maîtrisée où l'analyse fine et réfléchie de l'anatomie d'un corps en mouvement emporte l'admiration. Il s'agit bien là de magnifier le travail, de glorifier l'effort, mais aussi d'idéaliser la nature humaine souffrante et également la beauté masculine. La figure du pelleteur est le symbole de l'expérience concrète de l'artiste, de son amour pour la matière qu'il travailla en paysan, puis en créateur. Elle témoigne, sans doute, de la force inconsciente d'un mythe ressenti socialement et politiquement.

L'œuvre, très appréciée par la critique contemporaine, fut qualifiée « d'apothéose michelangelesque du muscle et de l'effort » et valut à Boucher une médaille d'honneur au Salon de 1891.

LA FANEUSE, AVANT 1898



La Faneuse, réduction en bronze, collection privée États-Unis. © Inconnu.

Alfred Boucher mérite ici le qualificatif qu'on lui donna souvent de « Millet de la sculpture ». Sa faneuse traite à nouveau un sujet se rattachant au monde paysan, d'où il était issu. A l'inverse de A la terre et de La Bourrasque mais comme pour Le Forgeron, la représentation est statique. La jeune femme est au repos. Il s'exhale de cette représentation une noblesse dans l'attitude et de la poésie dans le visage

Dans cette version de L'Histoire le sculpteur place la jeune femme dénudée contre un arbre. Les cheveux ne sont pas libres mais rassemblés en un chignon. Cette réduction de L'Histoire du monument Burdeau présente des bourrelets au niveau des plans de joint et des goupilles coniques d'assemblage sont encore en place. Il manque la paroi verticale contre laquelle la jeune femme écrit et la terrasse à gradins qui étaient réalisées en pierre. Un pli du tissu est réparé par un fragment de tôle de bronze fixé par deux vis. Le fondeur Siot-Decauville a édité cette œuvre dans au moins deux tailles.

LE REPOS OU LA DORMEUSE, 1892.



Le Repos, plâtre, musée d'Art et d'Histoire de Troyes. O J. M. Protte

Cette représentation de la jeune femme nue étendue sur un lit de style Louis XVI est une évocation du repos. Cette œuvre s'inscrit dans la tradition du nu néo-classique. Elle n'est pas sans rappeler Hermaphrodite endormi de Scipion Borghèse ou le marbre de Canova représentant Pauline Borghèse.

Sous l'apparence d'une adolescente à peine nubile, cette figure du nu endormi est le prétexte à la réalisation d'une œuvre qui s'inscrit dans la production des sculptures de la III^{ème} république. Cette jeune fille innocente à l'air éthéré s'offre à un abandon troublant. Il se dégage de cette œuvre une forte charge sensuelle et érotique. Cette représentation est cependant d'une fraîcheur éclatante, frémissante, et elle s'éloigne des critères de beauté idéale propre à l'académisme pour aborder l'hyper-réalisme.



Art religieux

Les églises du XV^e arrondissement sont relativement récentes, puisqu'elles datent du XIX^e siècle (Saint-Jean-Baptiste-de-Grenelle et Saint-Lambert-de-Vaugirard) et du XX^e siècle pour les autres. Les premières sont plutôt bien pourvues en art sulpicien sans grande originalité. C'est donc surtout dans les édifices les plus contemporains que les artistes se sont manifestés avec talent.

Le secret de Notre-Dame-du-Pardon

La statue de la Vierge qui se trouve dans le chœur de l'église **Saint-Lambert-de-Vaugirard** est l'un des rares vestiges de l'ancienne église du village de Vaugirard, qui occupait, jusqu'à sa démolition en 1853, l'actuelle place Henri-Rollet. Elle était très vénérée et passait pour miraculeuse, mais elle fut brisée en quatre morceaux pendant la Révolution. Ses débris furent retrouvés lors de la démolition de l'ancienne église, devenue trop petite. On doit à Jean-Blaise Thibouméry, dernier maire de Vaugirard, d'avoir fait refaire à ses frais la statue actuelle, inaugurée le 15 août 1854 sous le vocable de Notre-Dame du Pardon. Il n'est pas sûr que ses traits et sa silhouette, proche d'une divinité romaine, soient conformes à l'original. Mais elle a un secret : à l'intérieur du nouveau moulage, ont été incorporés les morceaux de l'ancienne statue. (1)



1-Saint-Lambert-de-Vaugirard : Notre-Dame du Pardon, à droite de l'autel (était dans l'axe du chœur avant 2007). (ph.FB)

Saint-Lambert-de-Vaugirard : Vierge à l'Enfant, sculptée dans le tronc d'un cèdre, par sœur Ezechielle, de la Fraternité monastique de Jérusalem (2007), premier pilier à droite du chœur (ph. Paroisse).

conformes à l'original. Mais elle a un secret : à l'intérieur du nouveau moulage, ont été incorporés les morceaux de l'ancienne statue. (1)

Le géant de la rue Saint-Christophe

Pour la décoration de la façade de l'église **Saint-Christophe-de-Javel**, terminée en 1934, l'architecte Charles-Henri Besnard, spécialiste des constructions en ciment armé moulé préfabriqué, fit appel au sculpteur Pierre

Vigoureux (1884-1965), qui eut son atelier 8 boulevard de Vaugirard. Il réalisa pour le fronton de l'église un haut-relief en béton au centre duquel est représenté le saint protecteur des voyageurs : un géant de 8m50 portant sur ses épaules l'Enfant-Jésus pour lui faire traverser une rivière. L'autre statue de Saint-Christophe, située à l'intérieur, est d'André Monsigny (1911-1958). (3 et 4)



3-Saint-Christophe-de-Javel : façade (ph. FB)

4-St Christophe-de-Javel : intérieur, bas côté gauche (ph. FB)

Un décor Art-Déco pour une église de style romano-byzantin

Édifiée en 1925 sur un terrain occupé par le Palais du Travail de l'Exposition universelle de 1900, l'église **Saint-Léon**, bâtie par Émile Brunet en 1925, renferme un important décor Art-Déco. La statuaire, due principalement à Henri Bouchard (1875-1960), se caractérise par un style géométrique et dépouillé. On lui doit aussi le Chemin de Croix, en calcaire, et le dessin de l'autel et des lustres. (6 et 7)



6-Saint-Léon : Chemin de Croix, Véronique essuyant le visage de Jésus (ph. FB.)



7-Saint-Léon : saint Joseph et l'Enfant Jésus (ph. FB)

A la recherche de la simplicité franciscaine

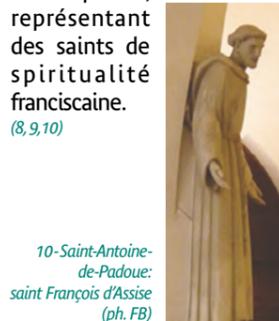
Léon Azéma, l'architecte de **Saint-Antoine-de-Padoue**, a su imprimer à cette église de 1933 un modernisme tempéré et sa décoration intérieure traduit la rusticité et la chaleur franciscaines.



8-Saint-Antoine-de-Padoue : Chemin de Croix (ph. FB)

Les statues de saint François d'Assise et de saint Antoine de Padoue sont de Raymond Delamarre (1890-1986) qui eut son atelier 34 rue Mathurin-Régnier et dirigea les Ateliers d'Art Sacré, fondés par Maurice Denis. Saint Joseph et sainte Thérèse de Lisieux sont d'Élie-Jean Vézien (1890-1982).

Ces deux artistes sont également les auteurs du Chemin de Croix et des quatre statues monumentales de 4m50 placées au sommet du clocher-porche, représentant des saints de spiritualité franciscaine. (8, 9, 10)



10-Saint-Antoine-de-Padoue : saint François d'Assise (ph. FB)



9-Clocher de Saint-Antoine-de-Padoue. De gauche à droite : sainte Claire, saint François d'Assise et saint Louis. A l'angle non visible, sainte Elisabeth de Hongrie (ph. FB)

En remontant la Seine

En remontant le cours de la Seine, les trois principaux ponts qui relient le XV^e arrondissement à la rive droite sont décorés de superbes sculptures. On peut aussi en dénicher d'autres aux abords du quai Branly.

Divinités fluviales

Le **pont Mirabeau** est décoré, au niveau de ses piles, de sculptures monumentales, dont l'auteur est Jean-Antonin Injalbert (1845-1933).

Ce sont quatre « divinités fluviales », fondues dans les ateliers Thiébaut en 1896-1897. Celle d'aval, rive droite, majestueuse, se veut un hommage à la Ville de Paris.



2-Pont Mirabeau : la Navigation (ph. MP)

1-Pont Mirabeau : la Ville de Paris (ph. MP)

Les trois autres sont nues et beaucoup plus détendues. Elles représentent, semble-t-il : le *Commerce* (amont rive droite), la *Renommée* (amont rive gauche), et la *Navigation* (aval rive gauche). Mais les avis divergent car l'auteur ne s'est pas prononcé. (1, 2)

Une orientation contestée

A côté du **pont de Grenelle**, la statue de *la Liberté éclairant le monde*, d'Auguste Bartholdi (1834-1904), a été offerte par la communauté américaine de Paris, en remerciement du don par la France de celle de New York. Elle fut inaugurée le 4 juillet (anniversaire de l'indépendance des États-Unis) 1889 (anniversaire de la Révolution française).

Ce n'est pas une réplique de la statue new yorkaise, mais la fonte en bronze du plâtre original. Primitivement orientée vers le pont (le président Carnot avait refusé de prononcer son discours sur un bateau), elle a été retournée vers le



3-Pont de Grenelle : la Liberté éclairant le monde, orientation actuelle (ph. MP)

fleuve, conformément au désir du sculpteur, en 1937, lors de l'Exposition universelle. (3, 4)

4-Pont de Grenelle : la Liberté éclairant le monde, orientation initiale, 1907 (coll. SHA15)

Sculptures à l'antique

Le **pont de Bir Hakeim** présente sur les retombées des arcs, deux groupes différents répétés chacun quatre fois. Ils sont en fonte de fer. L'un représente des *Forgerons rivant l'écusson de la République*, l'autre des *Nautes*



5-Pont de Bir-Hakeim : Forgerons (ph. MP)



6-Pont de Bir-Hakeim : Nautes (ph. MP)

amarrant avec des câbles l'écusson de la Ville de Paris. Ils sont l'œuvre de Gustave-Frédéric Michel (1851-1924). (5, 6)

Une représentation controversée

A l'extrémité amont de l'**allée des Cygnes** se dresse une statue équestre en bronze, pleine de fougue, créée en 1930 sous le nom de *Jeanne d'Arc* par le sculpteur danois animalier Holger Wederkinch (1886-1959). Don de l'auteur à la Ville de Paris en 1948, longtemps discutée par le Conseil municipal car trop éloignée des représentations conventionnelles de notre héroïne nationale,



7-Allée des Cygnes : la France renaissante (ph. MP)

elle fut finalement inaugurée le 23 janvier 1958, sous le nom de « la France renaissante ». (7)

Deux bustes très discrets

Plus en amont, sur le **quai Branly (promenade d'Australie)**, deux bustes sont l'œuvre de Raymond Delamarre (1890-1986), qui avait son atelier 34 rue Mathurin-Régnier. L'un est dédié (1955) au général Diégo Brosset (1898-1944), héros de la France libre, l'autre, (1981), à Jean-François de La Pérouse (1741-1788), explorateur de l'océan Pacifique, disparu corps et biens aux Nouvelles Hé-

brides avec son vaisseau, l'*Astrolabe*. (8, 9)



8-Quai Branly : Diégo Brosset (ph. MP)

9-Quai Branly : La Pérouse (ph. MP)

Hommages et commémorations (I)

Érigés dans les espaces publics pour rendre hommage à des personnalités ou à des événements, les monuments commémoratifs revêtent des formes variées. Au XIX^e siècle et au début du XX^e, ils sont particulièrement imposants, qu'il s'agisse de statues en pied ou de groupes sculptés.

A l'inventeur de l'imprimerie

Installée au centre du jardin de l'Imprimerie Nationale, qui occupa le 27 rue de la Convention de 1921 à 2005, la statue de **Gutenberg** de David d'Angers (1788-1856) est un hommage à l'inventeur de l'imprimerie. Elle se trouvait depuis 1840 dans la cour de l'Hôtel de Rohan (III^e Arrt), où siégeait auparavant la vénérable institution. Gutenberg est représenté tenant dans ses mains un feuillet de la Bible, qu'il vient d'imprimer avec une presse placée sur sa gauche. (1)

Les bas-reliefs du socle évoquent les quatre continents.



1-Rue de la Convention : Gutenberg. Sur la page qu'il tient, est inscrite phrase de la Bible « Et la lumière fut » (ph. FB)

Hommage monumental

Érigé en 1908, au centre de la place de Breteuil, là où se trouvait auparavant le puits artésien de Grenelle, le monument dédié à **Louis Pasteur** a été réalisé grâce à une souscription internationale. Dû à Alexandre Falguière (1831-1900), il fut achevé après sa mort par Victor Peter et Louis Dubois. Sur le socle sont représentées des scènes à la gloire de l'homme de science.



4-Place de Breteuil : monument à Pasteur (ph. FB)

Côté XV^e : au sud, un bouvier et ses bœufs rappelant le vaccin contre la variole ; à l'ouest, une vendangeuse, allusion à la pasteurisation (sculptures de Peter, Dubois et Bouillot). (4,5)



5-Place de Breteuil : monument à Pasteur, soubassement, vendangeuse et bouvier (ph. FB)

Inauguré dans un climat tendu



2-Place Hubert Monmarché : monument aux morts (ph. FB)

Le **monument aux morts du XV^e**, proche de la mairie et rénové en 2013, est l'œuvre de Charles Yrondy (1885-1960), qui eut un atelier impasse Ronsin. On y reconnaît des personnages du siècle de Louis XIV et de la Révolution, ainsi que le Soldat de 1914 et le « Foyer » qu'il défendit.

Les séqueles de l'affaire Dreyfus

Malgré l'attribution du nom d'**Émile Zola** à l'avenue que nous connaissons, en 1907, les soubresauts de l'affaire Dreyfus étaient encore sensibles, puisqu'il fallut attendre 1924 pour qu'une statue en bronze du romancier soit inaugurée, après de longues hésitations sur son emplacement (actuelle place Alfred Dreyfus), alors qu'elle était terminée depuis 1906. Commencée par Constantin Meunier (1831-1905) et achevée par Alexandre Charpentier (1856-1909), elle fut fondue en 1942. Elle est remplacée par une stèle portant Émile Zola en médaillon, œuvre de Vincent Spourdos (1985). (6,7)



6-134 avenue Émile Zola : monument à Émile Zola. Sur le piédestal, on pouvait lire : « La vérité est en marche et rien ne l'arrêtera ». Sur le côté se tenait un forgeron en tenue d'atelier, allégorie du travail et, à l'avant, la Fécondité. (coll. COARC)



7-134 avenue Émile Zola : stèle actuelle (ph. FB)

Au « Rédempteur de l'Italie », défenseur de la France

C'est le héros de l'unité italienne et celui qui a mis son épée au service de la France en 1870 qu'a voulu honorer la Ville de Paris en acceptant de la Ligue franco-italienne une statue de marbre de **Giuseppe Garibaldi**. Elle orne le square Cambronne). Œuvre du sculpteur italien Vincenzo Cochi, elle fut inaugurée le 13 juillet 1907, pour le centenaire de la naissance du général, en présence du président de la République, Armand Fallières et du président du Conseil, Georges Clemenceau. (8,9)



8-Square Garibaldi : monument à Garibaldi (ph. FB)



9-Square Garibaldi : en médaillon, sur le socle de la statue de Garibaldi, ses petits-fils, Costante et Bruno, morts pour la France au début de la guerre de 1914, par Vincenzo Cochi, 1917 (ph. FB)



Parvis de la mairie : Carpeaux au travail (1910) par Antoine Bourdelle ((1861-1929), qui avait son atelier au 16 de la rue qui porte son nom (ph. FB)

Allégories

Un des buts de la sculpture urbaine fut longtemps l'instruction, voire l'édification du peuple. Un des moyens d'obtenir ce résultat fut l'allégorie, illustration matérielle d'une idée générale, une vertu de préférence. Le XV^e arrondissement en offre des exemples d'une grande variété.

Histoire et maternité

Voisin de la mairie, le **square Adolphe Chérioux** offre deux statues en pierre installées en 1899. L'une, due au ciseau d'Émile Chatrousse (1829-1896), auteur de la Jeanne d'Arc du boulevard Saint-Marcel, fut présentée au Salon de 1889 sous le nom de *l'Histoire inscrivant le Centenaire* (de la Révolution de 1789) et porte ces mots : « *Instruisez-vous, arbitres du monde; l'Histoire est la leçon des peuples et des rois* ». L'autre, par Alphonse Cordonnier (1848-1930), date de 1888 et symbolise la *Maternité*. (1, 2)



1-Square Adolphe Chérioux : L'Histoire inscrivant le Centenaire (ph. Phidias l'Art des rues)



2-Square Adolphe Chérioux : Maternité (ph. Paris 1900 Art Nouveau)

Art funéraire

Au **cimetière de Grenelle**, 3^e division, un monument élevé par le sculpteur Henri Schmid (1872-1927) à la mémoire de son fils René, mort en 1905 à l'âge de 4 ans. L'artiste habita 56 rue Violet. 4^e division, la tombe de la famille Rémondot est ornée d'une *Pleureuse* en marbre blanc (1910) de Marius Rémondot (1867-1921). (6, 7)



6-Cimetière de Grenelle : tombe Schmid (ph. MP)



7-Cimetière de Grenelle : tombe Rémondot (ph. MP)

Au **cimetière de Vaugirard**, 12^e division, un monument en marbre blanc créé par le sculpteur Jacques Pellan, à la demande de Michel Baroin, pour la tombe de sa fille Véronique, morte à 23 ans en 1986. Représentant une figure très stylisée de jeune femme souriante regardant le ciel, il symbolise la pureté, la jeunesse, l'ouverture au monde. (8)



8-Cimetière de Vaugirard : tombe Baroin (ph. MP)

Fondues sous l'Occupation pour en récupérer le bronze



3-Square Saint-Lambert : Le rocher de Sisyphe (coll. SHA15)

Installé **square Saint-Lambert**, à l'initiative d'Adolphe Chérioux en 1932, *Le rocher de Sisyphe* se trouvait près de l'aire de jeux, en haut de l'escalier d'entrée à l'angle des rues Théophraste-Renaudot et Jean-Formigé.



5-Square Violet, Bataille d'enfants (coll. SHA15)

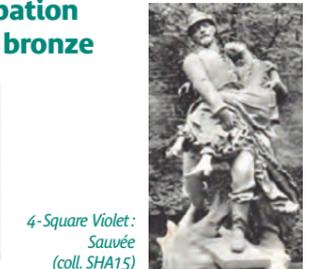
Symboles d'avenir

L'ex-square Victor, dédié au sculpteur **Carlo Sarrabezolles** (1888-1971), renferme un bronze de l'auteur personnifiant *l'Espérance* (1932), offert par la SNECMA (SAFRAN) en 2003. L'auteur eut son atelier 16 rue des Volontaires. (10)



9-Square Saint-Lambert : La Jeunesse (ph. FB)

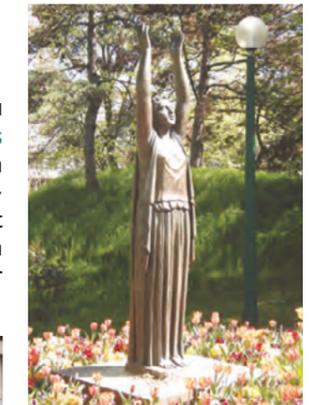
Au **square Saint-Lambert** (côté rue de la Croix-Nivert), un bas-relief d'Auguste Guénot (1882-1966) symbolisant *la Jeunesse* (1935), représente les trois grâces entourées d'une ronde d'enfants et de jeunes gens dansant. (9)



4-Square Violet : Sauvée (coll. SHA15)

Elle avait été commandée en 1929 par la Ville de Paris à Alix Marquet (1875-1939), dont l'atelier était au 1 rue Gager-Gabillot. (3)

Square Violet : *Sauvée*, d'Hector Lemaire (1846-1943), installée en 1899, symbolisait le dévouement et reste encore chère aux pompiers. *Bataille d'enfants*, par Joseph-Louis Enderlin (1851-1940) symbolisait la jeunesse ; achetée par la Ville en 1886, elle avait été présentée à l'Exposition universelle de 1889. (4) (5)



10-Square Sarrabezolles : L'Espérance (ph. FB)



Square du Clos Feuquières : Volute de Jean Laniau (1994), qui avait son atelier 16 rue Castagnary (ph. GF)

Bestiaire (II)

Au service de la science

Dans le jardin de l'**Institut Pasteur**, rue du docteur Roux, côté impair, une statue représente *Le berger Jupille combattant un chien enragé*, œuvre d'Émile Truffot (1843-1896), sculpteur devenu animalier à la fin de sa vie; elle symbolise le courage.

Présentée en plâtre au salon de 1889, elle fut coulée en bronze par Siot et Perzinka; elle rappelle le souvenir de ce jeune garçon héroïque, qui réussit à sauver plusieurs enfants avant d'être mordu lui-même; il fut le deuxième vacciné et guéri par Pasteur en octobre 1885, et deviendra plus tard concierge puis gardien de l'Institut. (1, 2)



1-Institut Pasteur : le berger Jupille combattant un chien enragé (ph. MP)
2-Institut Pasteur : le gardien Jupille à côté de sa statue en 1913 (ph. Agence Rol, BNF)

Pour distraire les enfants

Deux sculptures furent installées au **square Saint-Lambert** lors de sa création en 1935 : le long de la rue Jacquemaire-Clemenceau, *Deux ours*, par Victor Peter (1840-1918), qui a travaillé 40 rue Dutot, puis, en 1913, 14 rue Borromée.



3-Square Saint Lambert : Deux ours (ph. FB)



4-Place de Breteuil : moutons sur le socle de la statue de Pasteur (ph. FB)

Auteur, entre autres, de plusieurs statues monumentales du Grand Palais, c'est Peter qui fut chargé de terminer la statue de Pasteur de la place de Breteuil après la mort, en avril 1900, de Falguière, dont il avait été l'élève puis le principal praticien. (3, 4)

Dans l'aire de jeux, le *Chien-loup*, en pierre, de René Paris (1881-1970), élève de Victor Peter. Il date de 1912. Des générations d'enfants sont montées sur son dos, désormais parfaitement lisse. (5)



5-Square Saint Lambert : Chien-loup (ph. FB)

Monstre onirique

Très différent est *l'Oiseau lunaire* du petit jardin public qui, situé au 43 à 49 rue Blomet, a reçu ce nom en 2009. Créée en 1967 à Palma de Majorque par Joan Miró (1893-1983), en même temps qu'un *Oiseau solaire*, elle a été offerte à la Ville de Paris par son auteur et est installée ici en 1974. Miró avait vécu et travaillé dans les années 1920 au n°45, dans une petite cité d'artistes, fréquentée à l'époque par des écrivains et des peintres surréalistes (André Masson, Robert Desnos), où il abandonna rapidement le réalisme au profit de son imagination. Son bestiaire est très riche, surtout dans ses peintures et dessins; en sculpture il a fait surtout des oiseaux, très interprétés dans un sens onirique comme celui-ci, avec

ses cornes de taureau, ses yeux de caméléon, son bec en forme de corne de rhinocéros, une sorte de monstre où l'on peut imaginer des choses très différentes selon l'angle sous lequel on le regarde, et qui est capable de réveiller nos angoisses... (6)



6-Square de l'Oiseau lunaire, ex-Blomet (ph. MP)

Oiseaux allégoriques et animal fabuleux

Dans le jardin de l'annexe de l'Unesco, 1 rue Miollis, une composition d'animaux, don du Saint-Siège en 1986, est due au sculpteur italien Elia Ajolfi (1916-2001). Ces trois *Oiseaux en bronze* sont censés représenter soit *l'éducation, la science et la culture, soit la liberté, l'amour et la paix.* (7)



7-1 rue Miollis, UNESCO : Oiseaux (ph. MP)

Très stylisé, conçu pour la cour de l'ancien siège social de France Télécom, place d'Alleray, le *Sphinx* est une œuvre en ciment brut, due à Jean Amado (1922-1995), spécialiste d'une statuaire intégrée dans l'architecture. (8)



8-Sphinx (ph. MP)

Hommages et commémorations (II)

Au XX^e siècle les monuments commémoratifs tendent à se faire plus modestes : statues en pied et groupes de taille humaine, bustes, stèles ou simples médaillons. Le rôle particulier du XV^e arrondissement à la naissance de l'aviation explique la présence de monuments et de rues dédiés à ses héros.

Mémoire de la Shoah

Un monument à la mémoire de **Juifs déportés** se trouve à proximité du quai de Grenelle, dans un petit jardin public. Il est l'œuvre de Walter Spitzer, né en Pologne en 1927, lui-même ancien déporté, et rappelle la rafle des Juifs de juillet 1942. Ce monument, où s'exprime la souffrance des persécutés est proche du Vélodrome d'Hiver de la rue Nélaton, démoli en 1959. Il a été inauguré en 1994. (1)



1-Quai de Grenelle : monument aux Juifs déportés (ph. MP)

Monument aux morts pour la France en opérations extérieures

Inauguré le 11 juin 2019 par le président de la République Emmanuel Macron, le monument, qui se trouve dans le parc André-Citroën, représente six militaires anonymes portant un cercueil invisible. Près de lui s'élève un mur portant les noms des militaires morts pour la France en opérations extérieures. Ce monument rappelle ainsi que la France n'oublie pas le sacrifice ultime de ceux qui se sont battus pour elle. (2)



2 - Monument aux morts pour la France en opérations extérieures © uralab

Deux visages de musiciens

Le buste en bronze, très discret, du poète et chanteur **Georges Brassens** dans le parc qui porte son nom est l'œuvre d'André Greck (1912-1993). Il avait son atelier 125 rue Castagnary, non loin du 42 rue Santos-Dumont, où vécut Brassens à partir de 1969. (3)



3-Parc Georges Brassens : Georges Brassens (ph. FB)

C'est une statue en pied qui honore le célèbre musicien hongrois **Béla Bartók** dans un square du Front de Seine. Elle est due à Imre Varga (né en 1923) et fut offerte par la ville de Budapest en 1982. On trouve un double de cette œuvre dans le jardin de la maison-mémorial du compositeur sur les hauteurs de Budapest. (4)



4-Square Béla Bartók : Béla Bartók (ph. FB)

Un bien petit buste pour un si grand homme

Au sud de l'allée d'eau, en bordure de la grille de clôture du parc Citroën, une stèle surmontée d'un petit buste, peu mis en valeur, rend hommage à celui qui a révolutionné l'industrie automobile, **André Citroën**. C'est une réplique en bronze exécutée par M. de Charon, chef des ateliers de moulage du musée du Louvre, d'après un original appartenant à la fille de l'industriel, Jacqueline, et offert à la Ville de Paris à l'occasion de l'inauguration du parc en 1992. (5)



5-Parc André Citroën : André Citroën (ph. FB)

Aux héros de l'aviation



Porte de Sèvres, le sculpteur Paul Landowski (1875-1961) a réalisé en 1930 une stèle à la mémoire d'**Henri Farman et des frères Gabriel et Charles Voisin**, dont la coopération a permis de conquérir plusieurs records, en particulier le 13 janvier 1908, le prix Deutsch de la Meurthe, récompensant le premier kilomètre bouclé en circuit fermé avec décollage et atterrissage autonomes. (6)

6-Porte de Sèvres : Henri Farman et les frères Voisin (ph. FB)

L'aviatrice **Maryse Bastié** avait battu, en 1930, le record féminin international de durée en 37 heures 55 minutes, puis, en 1931, le record de distance avec 2 976 kilomètres. Son buste entouré d'ailes symboliques, œuvre de Félix Joffre (1970), se trouve dans le square, proche du boulevard Victor, dédié au sculpteur Carlo Sarrabezolles (1888-1871) et qui contient une de ses œuvres, *l'Espérance* (1932). Il eut son atelier 16 rue des Volontaires. (7)



7-Square Carlo Sarrabezolles : Maryse Bastié (ph. FB)



8-24 boulevard Victor : monument à Guynemer (ph. FB)

Un monument à **Georges Guynemer**, héros légendaire, tombé en pleine gloire, s'élève au 24 boulevard Victor, dans l'enceinte du premier ministère de l'Air. Il est également dédié aux pilotes de chasse des deux guerres. C'est l'œuvre de Louis Leygue (1905-1992). Son originalité réside notamment dans sa structure métallique et son style allégorique et quelque peu futuriste. (8)

Sculptures - fontaines

A l'origine, le mot latin fons-fontis signifie source, eau vive qui sort de terre et se répand à la surface du sol. Le terme de fontaine désigne actuellement une construction aménagée pour l'écoulement de l'eau et donnant lieu à diverses formes sculptées ou à l'affirmation d'idéaux humains.

Une source jaillissante

C'est exactement ce qui se produisit à Grenelle le 26 février 1841, dans l'enceinte de l'abattoir, quand le forage, dirigé par Georges Mulot (1792-1872), a atteint le puits artésien et que l'eau a jailli. Depuis, à cet endroit, se dresse une œuvre imposante dite **fontaine Mulot**.

Conçue en 1906 par l'architecte Jean-Camille Formigé, elle présente, sur chaque face, un médaillon de pierre, qui reproduit le visage d'une personnalité dont le nom est honoré par les rues qui y convergent. (1)

Sous le médaillon consacré à Mulot, le mascarone de bronze, d'où sortait l'eau, a été sculpté



1-Place Georges Mulot (ph. FB)

par Paul Waast. Sur les trois autres côtés on trouve les médaillons d'Eugène Bouchut (1818-1891), médecin à l'hôpital des Enfants malades, par Firmin Michelet, de Valentin Haüy (1745-1822), fondateur de la première école pour aveugles, par Hippolyte Lefebvre et de Rosa Bonheur (1822-1899), artiste peintre, par Georges Loiseau-Bailly. (2)



2-Place Georges Mulot, détail (ph. FB)

Nymphes et bergères

Le **square du docteur Calmette** a été créé au début des années 1930, le long du boulevard Lefebvre, à l'emplacement des anciennes fortifications. Deux fontaines y sont installées (elles ne fonctionnent plus): l'une figure le *Printemps* avec trois jeunes nymphes nues, œuvre de



3-Square du Docteur Calmette : le Printemps (ph. AMB)

Paul Manaut, l'autre dite *fontaine Pastorale*, due à Gilbert Privat, forme un tableau champêtre avec deux jeunes filles et un mouton. (3,4)



4-Square du Docteur Calmette : Pastorale (ph. AMB)

Des sculptures intégrées à l'habitat

A l'emplacement du Vélo-drome d'Hiver, la *fontaine Nélaton* a été conçue en 1966, devant un immeuble qui appartient au ministère de l'Intérieur, par l'architecte Pierre Dufau et le sculpteur René Collamarini. L'ensemble fin et horizontal, évoque la proximité de l'homme et du dauphin.



6-88 rue de la Fédération (ph. AMB)



5-11 Rue Nélaton (ph. AMB)

Cette même équipe avait, en 1963, créé une fontaine devant le 88 rue de la Fédération, répondant ainsi à l'obligation d'intégrer l'art dans les ensembles immobiliers. Mais à la rondeur toute féminine et maternelle de celle-ci, a répondu trois ans plus tard, la fine horizontalité de la fontaine Nélaton. (5, 6)

Cristaux et champignons

En 1981-1983, Jean-Yves Lechevallier crée deux œuvres-fontaines totalement différentes. La *fontaine Béla Bartók*, dans le square éponyme, toute en métal, se dresse avec vigueur vers le ciel et scintille différemment selon la lumière du jour.

La *ronde fontaine des Polypores*, rue Modigliani, en grès mat, évoque le champignon polyporus, tout doux au toucher, qui pousse sur le bois. Cette fontaine a été choisie par Alain Resnais comme cadre de quelques scènes de son film « *On connaît la chanson* ». (7, 8)



7-Square Béla Bartók (ph. AMB)



8-Rue Modigliani (angle Balard-Saint Charles): fontaine des Polypores (ph. GF)

Bestiaire (I)

Les sculpteurs animaliers ont acquis leur autonomie au milieu du XIX^e siècle, avec Antoine Barye (1796-1875), en s'affranchissant de la mythologie. Ils étaient très nombreux à la fin du siècle, portés par les progrès de la fonte industrielle des métaux, et par l'engouement pour la statuaire urbaine de la part des Conseils municipaux, notamment celui de Paris, où le comité des Beaux Arts était très actif sous l'impulsion de Viollet-le-Duc et de Félix Jobbé-Duval. Un réalisme rigoureux dominait à l'époque. Mais la sculpture, comme la peinture, saura au XX^e siècle se libérer du réalisme.

Des bovidés en majesté...

A l'entrée principale du **parc Georges Brassens**, rue des Morillons, deux taureaux sont installés là depuis l'ouverture des abattoirs de Vaugirard en 1898. Longtemps attribués à tort à Auguste Cain, ils sont en réalité l'œuvre d'Isidore Bonheur (1827-1901), fils de Raymond et frère de Rosa, peintres, qui avait obtenu une médaille d'or à l'Exposition universelle de 1889.



1-Rue des Morillons: deux taureaux, 1905 (coll. SHA15)

Ce taureau beuglant, tête haute, faisait, à l'origine, partie, avec un autre chargeant tête baissée, d'une paire commandée par le sultan ottoman et présentée pour la première fois à Paris, en plâtre, au Salon de 1865. Ils connaîtront par la suite un succès international et seront souvent reproduits, en Europe et en Amérique, à l'entrée d'abattoirs, de parcs, ou d'arènes tauromachiques. (1,2,3)



2-Rue des Morillons: Taureau nord (ph. MP)

En fonte de fer patinée bronze, réalisés sous la direction d'un autre sculpteur animalier, Pierre Rouillard à la fonderie du Val d'Osne en Haute-Marne, ils sont strictement identiques, sauf l'orientation des queues.



3-Rue des Morillons: Taureau sud (ph. MP)



Drame dans un square

Le **square Cambronne** offre un magnifique lion : *Drame au désert* ou *Arabe au désert*, présenté en plâtre au Salon de 1887, acheté puis fondu aux frais de la Ville de Paris, en trois morceaux, par la fonderie Durenne. Il est installé là depuis 1892 et signé Henri-Amédée Fouques, dit de Saint-Leu (1857-1903).

8-Square Cambronne : Drame au désert (ph. FB)

... et quelques équidés

Un peu plus loin, à l'angle des rues Morillons et Brancion, on remarque une belle *Tête de cheval* en pierre, attribuée à Jules Déchin (1869-1947); et dans le parc lui-même, beaucoup plus récent, l'*Âne* en bronze de François-Xavier Lalanne (né en 1924), artiste qui allie à la fois innovation souvent audacieuse et savoir-faire traditionnel, utilisant les matériaux les plus divers avec humour et élégance.



4-Angle rues Brancion et des Morillons : Tête de cheval (ph. MP)



5-Parc Georges Brassens : Âne (ph. MP)

Tous les animaux qu'il crée sont au repos, comme en attente, tel cet âne attelé. (4,5)



106 rue Brancion : Tête de cheval (ph. FB)



104 rue Brancion, ancien marché aux chevaux : Le porteur de viande (1990) d'Albert Bouquillon (1908-1997). Il eut son atelier 13 villa Santos-Dumont, puis 5 rue Lecourbe (ph. FB)